

XYZ. La revue de la nouvelle

La beauté

Monique Dumont



Numéro 72, hiver 2002

Cartes postales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, M. (2002). La beauté. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 34–35.

La beauté

Monique Dumont

Nous avons un chalet au bord d'un grand lac, en Abitibi. J'allais fréquemment y rejoindre mon père pendant les vacances d'hiver et d'été. J'ai un souvenir de ce temps-là qui me revient souvent en mémoire, il remonte à la surface, non pas des profondeurs d'un lointain passé, comme on dit, mais plutôt d'une interrogation qui est toujours restée latente en moi, malgré moi ; un souvenir qui est lui-même une interrogation et qui cherche à se déployer vers la lumière à travers les couches et les couches gelées d'inertie que je lui oppose. Et ce souvenir — est-ce un hasard ? — est un souvenir d'hiver.

J'avais l'habitude de m'asseoir l'après-midi sur la terrasse face au lac et de me livrer à un exercice qui se terminait invariablement dans la déception et dans une vague irritation. Je me livrais à ce que j'appelle maintenant un exercice de contemplation forcée.

Je m'assoiais et je regardais l'immense étendue de neige blanche couvrant tout l'espace devant moi et, parcourant l'horizon au-dessus de moi, ce bleu, ce ciel bleu d'une intense luminosité. C'était aveuglant. C'était beau. C'était choquant. Devant moi, tout autour de moi, la beauté s'étalait dans sa splendeur, souveraine et suprêmement étrangère. Comment pénétrer cette beauté ? Comment me l'approprier, comment la devenir, la posséder ? Je la regardais, toute tendue par mon désir qu'il se passe quelque chose, là, que soit abolie la distance, mon désir d'être accueillie, recueillie, absorbée dans cette majestueuse, tranquille, fraîche pureté cristalline, qu'enfin éclatent les limites de mon confinement. Au lieu de cela, je recevais la confirmation de mon énervement intérieur, avec en plus un agacement sourd et un vague désir de souiller quelque chose. Pour établir la réciprocité, probablement.

Je voulais entrer dans cette beauté, je voulais m'y engoutir, disparaître dans la blancheur bleue de sa clarté. Comment ?

« Transportez-moi de l'autre côté du ciel, là où les dieux sont nés et là où je suis né avec les dieux, moi Horus, Habitant de l'Horizon... » Transportez-moi, transportez-moi ! Je restais là assise et impuissante devant le spectacle. Et plus j'essayais de le saisir, plus il m'échappait.

Pendant ce temps, celui de ma contemplation impuissante, mon père travaillait. Il fendait du bois, il rentrait les bûches en prévision du feu de foyer, il déblayait la neige des sentiers, il ouvrait des chemins avec la motoneige, il y a toujours quelque chose à faire, n'est-ce pas, autour d'un chalet. Quand il n'y avait rien d'urgent, il s'amusait à construire. Il a construit comme ça un chemin de fer qui s'enfonçait dans la forêt, avec des rails, des wagons, une sorte de locomotive... Il travaillait pendant que je contemplais, frustrée, l'immense beauté du paysage qui me narguait. Vers la fin de l'après-midi, il venait s'asseoir avec moi, heureux et détendu, nous prenions un verre, il me parlait du nid d'oiseau qu'il avait trouvé à tel endroit, des traces de renard ou de lièvre, de telles sortes d'arbres rares qui poussaient dans le coin et qu'il fallait protéger, ou il me racontait des anecdotes. Une fois, l'été où il avait rencontré un ours, comment il l'avait fait fuir en se mettant à courir après...

La beauté, il l'avait regardée autrement que moi. Il ne l'avait pas dévisagée d'une façon insolente et revendicatrice, et elle était entrée en lui par tous les pores de sa peau, en récompense de sa sueur, de son labeur enjoué et de sa discrétion. Il l'avait saisie comme par inadvertance, en la laissant pénétrer du coin de l'œil, sans rien forcer, et elle était venue d'elle-même, elle s'était révélée d'elle-même. *Et elle n'était surtout pas un paysage. Elle n'était surtout pas un spectacle. Ce n'était surtout pas une carte postale.*